

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Café et Bisquit.

Printed at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 19 septembre 1907. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N. O., Lne.

Taft aux Philippines.

M. Taft, secrétaire du département de la guerre dans le cabinet du président Roosevelt, voyage au moment sur l'Océan Pacifique, en route pour les Philippines dont il a été autrefois gouverneur.

M. Taft va faire le tour du monde. De Manille il ira au Japon, visitera la Chine et gagnera l'Europe, et rentrera aux Etats-Unis par l'Atlantique.

M. Taft et ses partisans estiment sans doute que les regards dont il sera l'objet au cours de son voyage le serviront auprès de la convention nationale républicaine qui choisira en 1908 le candidat qui portera la présidence.

Le Secrétaire de la guerre sera, en effet, reçu avec les plus grands honneurs dans les capitales où il passera, d'abord parce qu'il est membre du gouvernement d'un des premiers pays du monde, ensuite parce qu'il a des chances d'en devenir subéquemment le chef.

Il se peut cependant que M. Taft commette une erreur en s'abandonnant, et que le voyage qu'il entreprend ne le serve pas, politiquement, autant qu'il l'espère.

Lorsque M. Taft a quitté l'archipel, à l'expiration de son mandat de ses fonctions de gouverneur, il y avait établi un gouvernement civil.

Il avait aussi laissé aux Philippines l'espoir d'une plus grande indépendance dans un avenir prochain. Or, il va trouver les Philippines des villes mécontentes de leur gouvernement qu'ils trouvent dispendieux et inadéquat, et les populations ouvertement passées à la révolte par des agitations.

L'assemblée législative qui va entrer en session ne représente nullement le pays. Ses membres n'ont été élus que par un nombre si infime d'électeurs qu'on peut croire que la population n'est absolument dénuée de toute influence. Et comme cette assemblée est soumise au contrôle de la commission américaine des Philippines elle ne fera très probablement que de l'agitation.

La situation que va trouver M. Taft aux Philippines n'est guère encourageante, et sa tâche, qui est évidemment d'y ramener l'ordre et la confiance, sera des plus difficiles. Il devra manœuvrer avec beaucoup de tact et d'adresse pour ne pas compromettre sa fortune politique.

Les femmes au Maroc

Il y a deux catégories de femmes au Maroc: celles du peuple, qui sont, en quelque sorte les bêtes de labour accomplissant tous les travaux les plus répugnants et les plus pénibles; puis celles des harems de la classe opulente, qui passent leur vie dans l'oisiveté et le luxe. Non qu'elles aient une plus d'intelligence que leurs sœurs misérables; mais les riches Mahométanes mettent un certain amour-propre à entourer leurs femmes et esclaves de luxe le plus fastueux; c'est une façon d'affirmer leur supériorité sur les harems de leur voisins et amis.

Le niveau intellectuel et la situation morale de la femme sont au Maroc, considérés de beaucoup inférieurs à ceux des autres pays domestiques. Ainsi, un Européen, rencontrant un jour, un paysan conduisant un âne à peine chargé, tandis que, derrière lui marchait sa femme pliée sous le fardeau d'une charge écrasante de charbon, demanda naïvement: — Pourquoi, mon ami, ne mettez-vous pas le charbon sur l'âne?

Maie cela serait trop lourd pour ce pauvre animal! répliqua aussitôt le brave Marocain.

Les femmes du peuple sont mal nourries, mal vêtues et traînent ainsi leurs pitoyables existences, tandis que les femmes riches ne font rien du matin au soir que de manger des sororeries et de revêtir leurs personnes des étoffes les plus coûteuses, des bijoux les plus coûteux.

Deux voyageuses anglaises eurent, un jour, la bonne fortune d'être invitées à prendre le thé chez la favorite d'un personnage occupant un poste officiel du gouvernement. Un "fire o'clock" dans un harem marocain, cela ne manquait point de piquant!

Lorsque les deux invitées arrivèrent, elles furent conduites dans une vaste pièce, splendide, décorée de tentures de soie et de tapis merveilleux. Une douzaine de femmes étaient assises à terre, les jambes croisées ou mollement étendues à demi sur de riches coussins. Fatima, l'hôteesse, une superbe Circassienne, brune aux yeux perçants, était occupée à faire le thé.

Elle était vêtue d'une ample robe jaune brodée de fils d'argent; une blonde fine monnaie fine transparente était retenue à la taille par une ceinture brodée. Plusieurs rangs de grosses perles lui ceinturaient le cou; dans ses cheveux noirs et lissés étaient enlacées des bandelettes de soie de toutes les couleurs. Nulle de ces femmes ne savait lire ou écrire, ne sortait presque jamais, ne parlait à aucun homme sauf à son mari.

LES MALHEURS DE OUIDA.

Depuis un mois, tous les journaux d'Europe nous attendrissent sur les malheurs de Ouida, la femme de lettres anglaise qui, après avoir publié avec succès beaucoup de romans et de nouvelles, dont la plupart ont été traduits en français, se retire vers 1870 dans les environs de Florence où elle continua d'écrire, envoyant aux revues et magazines de Londres des correspondances d'Italie. Les feuilles nous dépeignent à l'envi la mélancolie de sa vieillesse solitaire, son abandon, ses infirmités, sa misère et la longueur des jours sans pain; d'autres publient son portrait, où on la voit, accablée par l'âge et par les maux, triant de ses doigts amaigris les lambeaux de vêtements destinés à couvrir tant bien que mal, pendant l'hiver prochain, son pauvre corps émacié et transi.

Le baron Albert Lumbroso, qui connaît fort bien la femme de lettres anglaise, écrit à "l'Intermédiaire des chercheurs et curieux" que Ouida se porte comme le Pont Neuf, qu'elle mène à la campagne une existence modeste, mais conforme à ses goûts, qu'elle vit heureuse, tranquille, avec ses quatre chiens, et qu'il n'est, tous les cinq, absolument tout ce qu'il leur faut. Tout ce "bataille", comme dirait notre ministre des finances, n'est qu'un mauvais plaisanterie. Ouida l'attribue à un journaliste anglais qui s'est voulu venger de ce qu'elle lui avait refusé une interview. Elle est fort irritée contre Mme Maria Corelli qui, avec les meilleures intentions du monde, l'a rendue, dit-elle, ridicule, en lançant en Angleterre le chaleureux appel que toute la presse d'Europe s'est hâtée de reproduire. Elle ne demande qu'une chose, c'est qu'on ne s'occupe pas de ses affaires. Réservez donc pour une occasion meilleure nos trésors d'altruisme et de sensibilité.

"REGNA VINI."

Une femme du meilleur monde fut ramassée ivre par un policeman et comparut devant le juge. Elle nia l'ivresse et plaida la persécution. Pour trancher, on appela un témoin qui se trouva médecin. Après avoir réfléchi quelque temps et examiné ses souvenirs, il hocha la tête et prononça: "Autant qu'il m'en souvienn, madame n'était point dans cet état d'excitation que les lois vitupèrent." "Abolons-la", fit le juge. Non vraiment, fit le médecin, car elle avait dépassé cette période: je la classerais un peu plus avant, aux environs de la douce ébriété. Mais, interrogea le juge, faut-il que ces deux états se succèdent toujours? L'honneur de l'art se recueillit et il tint ce langage: "Les faits, monsieur, deviennent scientifiques le jour où ils peuvent être mesurés en chiffres; une science est numérique ou elle n'existe pas. J'ose me flatter d'avoir le premier fait à l'hygiène une place entre les objets des sciences exactes; les effets du vin sont sept, comme les sages de la Grèce et les étoiles du Christ. Ces sept effets se succèdent selon une suite certaine et une harmonieuse diversité. Cette suite est identique chez tous les hommes, qui sont égaux devant elle. Et de même que les sept cordes de la lyre donnent des sons échelonnés, les degrés de l'ivresse sont, du grave à l'aigu: l'excitation, le bonheur muet, l'état belliqueux, le bonheur agité, l'état de sensibilité jermoyante et enfin l'état de sommeil."

"Admirez, monsieur, continua le médecin avec enthousiasme, la prévoyance maternelle de la nature, qui a construit cette gamme. Trois états de ivresse sont séparés par des degrés d'inquiétude et de douleur. L'âme de l'ivrogne suit une oscillation régulière où la tension et la dépression alternent avec une exactitude, où elles se compensent exactement, se défont l'une l'autre et où le désordre des idées est réglé avec une admirable économie. Croyez-moi, monsieur, le spectacle que présente un homme saoul est un des chefs-d'œuvre de l'équilibre universel!"

Le juge, qui écoutait, lut prié d'un vif désir d'en savoir davantage: "Et après le sommeil? dit-il. — Après le sommeil, répondit le médecin, il n'y a plus que la mort. Ici il faut arrêter ce savant excès. Il y a le réveil. Il est assis d'en donner une description scientifique: tout le corps délié, les membres détachés et rompus, l'intestin libre, flottant et même un peu hâlé, un poids sur les paupières, un tiraillement au fond des orbites, et une étrange colle qui pèse sur le sourcil gauche."

HENRY BIDOU.

LES MALHEURS DE OUIDA.

Depuis un mois, tous les journaux d'Europe nous attendrissent sur les malheurs de Ouida, la femme de lettres anglaise qui, après avoir publié avec succès beaucoup de romans et de nouvelles, dont la plupart ont été traduits en français, se retire vers 1870 dans les environs de Florence où elle continua d'écrire, envoyant aux revues et magazines de Londres des correspondances d'Italie. Les feuilles nous dépeignent à l'envi la mélancolie de sa vieillesse solitaire, son abandon, ses infirmités, sa misère et la longueur des jours sans pain; d'autres publient son portrait, où on la voit, accablée par l'âge et par les maux, triant de ses doigts amaigris les lambeaux de vêtements destinés à couvrir tant bien que mal, pendant l'hiver prochain, son pauvre corps émacié et transi.

Le baron Albert Lumbroso, qui connaît fort bien la femme de lettres anglaise, écrit à "l'Intermédiaire des chercheurs et curieux" que Ouida se porte comme le Pont Neuf, qu'elle mène à la campagne une existence modeste, mais conforme à ses goûts, qu'elle vit heureuse, tranquille, avec ses quatre chiens, et qu'il n'est, tous les cinq, absolument tout ce qu'il leur faut. Tout ce "bataille", comme dirait notre ministre des finances, n'est qu'un mauvais plaisanterie. Ouida l'attribue à un journaliste anglais qui s'est voulu venger de ce qu'elle lui avait refusé une interview. Elle est fort irritée contre Mme Maria Corelli qui, avec les meilleures intentions du monde, l'a rendue, dit-elle, ridicule, en lançant en Angleterre le chaleureux appel que toute la presse d'Europe s'est hâtée de reproduire. Elle ne demande qu'une chose, c'est qu'on ne s'occupe pas de ses affaires. Réservez donc pour une occasion meilleure nos trésors d'altruisme et de sensibilité.

"REGNA VINI."

Une femme du meilleur monde fut ramassée ivre par un policeman et comparut devant le juge. Elle nia l'ivresse et plaida la persécution. Pour trancher, on appela un témoin qui se trouva médecin. Après avoir réfléchi quelque temps et examiné ses souvenirs, il hocha la tête et prononça: "Autant qu'il m'en souvienn, madame n'était point dans cet état d'excitation que les lois vitupèrent." "Abolons-la", fit le juge. Non vraiment, fit le médecin, car elle avait dépassé cette période: je la classerais un peu plus avant, aux environs de la douce ébriété. Mais, interrogea le juge, faut-il que ces deux états se succèdent toujours? L'honneur de l'art se recueillit et il tint ce langage: "Les faits, monsieur, deviennent scientifiques le jour où ils peuvent être mesurés en chiffres; une science est numérique ou elle n'existe pas. J'ose me flatter d'avoir le premier fait à l'hygiène une place entre les objets des sciences exactes; les effets du vin sont sept, comme les sages de la Grèce et les étoiles du Christ. Ces sept effets se succèdent selon une suite certaine et une harmonieuse diversité. Cette suite est identique chez tous les hommes, qui sont égaux devant elle. Et de même que les sept cordes de la lyre donnent des sons échelonnés, les degrés de l'ivresse sont, du grave à l'aigu: l'excitation, le bonheur muet, l'état belliqueux, le bonheur agité, l'état de sensibilité jermoyante et enfin l'état de sommeil."

"Admirez, monsieur, continua le médecin avec enthousiasme, la prévoyance maternelle de la nature, qui a construit cette gamme. Trois états de ivresse sont séparés par des degrés d'inquiétude et de douleur. L'âme de l'ivrogne suit une oscillation régulière où la tension et la dépression alternent avec une exactitude, où elles se compensent exactement, se défont l'une l'autre et où le désordre des idées est réglé avec une admirable économie. Croyez-moi, monsieur, le spectacle que présente un homme saoul est un des chefs-d'œuvre de l'équilibre universel!"

Le juge, qui écoutait, lut prié d'un vif désir d'en savoir davantage: "Et après le sommeil? dit-il. — Après le sommeil, répondit le médecin, il n'y a plus que la mort. Ici il faut arrêter ce savant excès. Il y a le réveil. Il est assis d'en donner une description scientifique: tout le corps délié, les membres détachés et rompus, l'intestin libre, flottant et même un peu hâlé, un poids sur les paupières, un tiraillement au fond des orbites, et une étrange colle qui pèse sur le sourcil gauche."

HENRY BIDOU.

LES MALHEURS DE OUIDA.

Depuis un mois, tous les journaux d'Europe nous attendrissent sur les malheurs de Ouida, la femme de lettres anglaise qui, après avoir publié avec succès beaucoup de romans et de nouvelles, dont la plupart ont été traduits en français, se retire vers 1870 dans les environs de Florence où elle continua d'écrire, envoyant aux revues et magazines de Londres des correspondances d'Italie. Les feuilles nous dépeignent à l'envi la mélancolie de sa vieillesse solitaire, son abandon, ses infirmités, sa misère et la longueur des jours sans pain; d'autres publient son portrait, où on la voit, accablée par l'âge et par les maux, triant de ses doigts amaigris les lambeaux de vêtements destinés à couvrir tant bien que mal, pendant l'hiver prochain, son pauvre corps émacié et transi.

Le baron Albert Lumbroso, qui connaît fort bien la femme de lettres anglaise, écrit à "l'Intermédiaire des chercheurs et curieux" que Ouida se porte comme le Pont Neuf, qu'elle mène à la campagne une existence modeste, mais conforme à ses goûts, qu'elle vit heureuse, tranquille, avec ses quatre chiens, et qu'il n'est, tous les cinq, absolument tout ce qu'il leur faut. Tout ce "bataille", comme dirait notre ministre des finances, n'est qu'un mauvais plaisanterie. Ouida l'attribue à un journaliste anglais qui s'est voulu venger de ce qu'elle lui avait refusé une interview. Elle est fort irritée contre Mme Maria Corelli qui, avec les meilleures intentions du monde, l'a rendue, dit-elle, ridicule, en lançant en Angleterre le chaleureux appel que toute la presse d'Europe s'est hâtée de reproduire. Elle ne demande qu'une chose, c'est qu'on ne s'occupe pas de ses affaires. Réservez donc pour une occasion meilleure nos trésors d'altruisme et de sensibilité.

"REGNA VINI."

Une femme du meilleur monde fut ramassée ivre par un policeman et comparut devant le juge. Elle nia l'ivresse et plaida la persécution. Pour trancher, on appela un témoin qui se trouva médecin. Après avoir réfléchi quelque temps et examiné ses souvenirs, il hocha la tête et prononça: "Autant qu'il m'en souvienn, madame n'était point dans cet état d'excitation que les lois vitupèrent." "Abolons-la", fit le juge. Non vraiment, fit le médecin, car elle avait dépassé cette période: je la classerais un peu plus avant, aux environs de la douce ébriété. Mais, interrogea le juge, faut-il que ces deux états se succèdent toujours? L'honneur de l'art se recueillit et il tint ce langage: "Les faits, monsieur, deviennent scientifiques le jour où ils peuvent être mesurés en chiffres; une science est numérique ou elle n'existe pas. J'ose me flatter d'avoir le premier fait à l'hygiène une place entre les objets des sciences exactes; les effets du vin sont sept, comme les sages de la Grèce et les étoiles du Christ. Ces sept effets se succèdent selon une suite certaine et une harmonieuse diversité. Cette suite est identique chez tous les hommes, qui sont égaux devant elle. Et de même que les sept cordes de la lyre donnent des sons échelonnés, les degrés de l'ivresse sont, du grave à l'aigu: l'excitation, le bonheur muet, l'état belliqueux, le bonheur agité, l'état de sensibilité jermoyante et enfin l'état de sommeil."

"Admirez, monsieur, continua le médecin avec enthousiasme, la prévoyance maternelle de la nature, qui a construit cette gamme. Trois états de ivresse sont séparés par des degrés d'inquiétude et de douleur. L'âme de l'ivrogne suit une oscillation régulière où la tension et la dépression alternent avec une exactitude, où elles se compensent exactement, se défont l'une l'autre et où le désordre des idées est réglé avec une admirable économie. Croyez-moi, monsieur, le spectacle que présente un homme saoul est un des chefs-d'œuvre de l'équilibre universel!"

Le juge, qui écoutait, lut prié d'un vif désir d'en savoir davantage: "Et après le sommeil? dit-il. — Après le sommeil, répondit le médecin, il n'y a plus que la mort. Ici il faut arrêter ce savant excès. Il y a le réveil. Il est assis d'en donner une description scientifique: tout le corps délié, les membres détachés et rompus, l'intestin libre, flottant et même un peu hâlé, un poids sur les paupières, un tiraillement au fond des orbites, et une étrange colle qui pèse sur le sourcil gauche."

HENRY BIDOU.

La situation en Corée.

Tokio, Japon, 19 septembre.— La situation en Corée, loin de s'améliorer depuis le changement de régime, devient de jour en jour plus grave et si les indigènes persistent dans leur attitude intrépidité les Japonais se trouveront probablement dans l'obligation d'annexer définitivement ce pays.

Le marquis Ito ne cache pas ses impressions à ce sujet, et ces jours derniers au cours d'une conversation, il a déclaré que le "dernier jour de la Corée" était proche.

Des dépêches parvenues à Tokio annoncent que les insurgés s'assemblent en grand nombre dans les environs de Séoul dans l'intention évidente de tenter une attaque désespérée contre les Japonais.

Le nombre des insurgés est inconnu, mais on croit qu'il dépasse 5000. Plusieurs fonctionnaires japonais ont été tués ces jours derniers par des rebelles, et malgré tous les efforts de la police il est presque impossible de s'en empêcher. Les assassins, qui reçoivent partout le meilleur accueil de leurs compatriotes et n'ont pas de peine à gagner les montagnes où il est impossible aux agents de les poursuivre.

Tokio, 19 septembre. 1 heure du soir.— Le marquis Ito résident général en Corée, a procédé ces jours derniers à la nomination d'un état major. Cette nomination a été approuvée par le Conseil privé de l'Empire.

Le marquis Ito qui depuis quelques semaines est en séjour à Tokio, rentrera à Séoul le 23 septembre, et mettra immédiatement à exécution son programme de réformes.

La loi martiale en Russie.

St-Petersbourg, 19 septembre.— Vingt-deux prisonniers politiques ont été condamnés à mort par le tribunal martial siégeant à Riga. Les condamnés étaient accusés d'avoir pris part à la révolte qui a éclaté dans les provinces Baltiques en 1905.

Mort de l'évêque Rookes.

Rome, 19 septembre.— Les autorités du Vatican ont reçu aujourd'hui une dépêche leur annonçant la mort de Mgr Frederick Rookes, le premier évêque catholique romain de Jaro, Philippines. Mgr Rookes a succombé à une paralysie du cerveau. Le défunt était né à New York et avait fait ses études à l'Ecole Supérieure d'Albany et au Collège Union.

Faillite de l'Exposition de Jamestown.

Washington, 19 septembre.— Sur la somme de \$1,000,000 prêtée par le gouvernement des Etats-Unis à l'Exposition de Jamestown, pour la sauvegarde d'une faillite complète, dix mille dollars seulement ont été remboursés par les directeurs.

Le nombre des visiteurs se rendant à l'Exposition diminue de jour en jour et les entrées n'arrivent pas à couvrir les frais d'exploitation qui sont très élevés. Il est probable que le fiasco de Jamestown fera réfléchir le gouvernement et qu'il se passera bien des années avant que le Congrès consentisse à faire une avance monétaire à une entreprise de ce genre. Les villes de Seattle et de la Nouvelle Orléans qui ont l'intention

La situation en Corée.

Tokio, Japon, 19 septembre.— La situation en Corée, loin de s'améliorer depuis le changement de régime, devient de jour en jour plus grave et si les indigènes persistent dans leur attitude intrépidité les Japonais se trouveront probablement dans l'obligation d'annexer définitivement ce pays.

Le marquis Ito ne cache pas ses impressions à ce sujet, et ces jours derniers au cours d'une conversation, il a déclaré que le "dernier jour de la Corée" était proche.

Des dépêches parvenues à Tokio annoncent que les insurgés s'assemblent en grand nombre dans les environs de Séoul dans l'intention évidente de tenter une attaque désespérée contre les Japonais.

Le nombre des insurgés est inconnu, mais on croit qu'il dépasse 5000. Plusieurs fonctionnaires japonais ont été tués ces jours derniers par des rebelles, et malgré tous les efforts de la police il est presque impossible de s'en empêcher. Les assassins, qui reçoivent partout le meilleur accueil de leurs compatriotes et n'ont pas de peine à gagner les montagnes où il est impossible aux agents de les poursuivre.

Tokio, 19 septembre. 1 heure du soir.— Le marquis Ito résident général en Corée, a procédé ces jours derniers à la nomination d'un état major. Cette nomination a été approuvée par le Conseil privé de l'Empire.

Le marquis Ito qui depuis quelques semaines est en séjour à Tokio, rentrera à Séoul le 23 septembre, et mettra immédiatement à exécution son programme de réformes.

La loi martiale en Russie.

St-Petersbourg, 19 septembre.— Vingt-deux prisonniers politiques ont été condamnés à mort par le tribunal martial siégeant à Riga. Les condamnés étaient accusés d'avoir pris part à la révolte qui a éclaté dans les provinces Baltiques en 1905.

Mort de l'évêque Rookes.

Rome, 19 septembre.— Les autorités du Vatican ont reçu aujourd'hui une dépêche leur annonçant la mort de Mgr Frederick Rookes, le premier évêque catholique romain de Jaro, Philippines. Mgr Rookes a succombé à une paralysie du cerveau. Le défunt était né à New York et avait fait ses études à l'Ecole Supérieure d'Albany et au Collège Union.

Faillite de l'Exposition de Jamestown.

Washington, 19 septembre.— Sur la somme de \$1,000,000 prêtée par le gouvernement des Etats-Unis à l'Exposition de Jamestown, pour la sauvegarde d'une faillite complète, dix mille dollars seulement ont été remboursés par les directeurs.

Le nombre des visiteurs se rendant à l'Exposition diminue de jour en jour et les entrées n'arrivent pas à couvrir les frais d'exploitation qui sont très élevés. Il est probable que le fiasco de Jamestown fera réfléchir le gouvernement et qu'il se passera bien des années avant que le Congrès consentisse à faire une avance monétaire à une entreprise de ce genre. Les villes de Seattle et de la Nouvelle Orléans qui ont l'intention

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

No 24. Commencé le 20 Août 1907

Calvaire de Femme

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Daniel Lesueur

DEUXIEME PARTIE

L'ENFANT

UN VIEIL ORIGINAL.

(Suite.) L'enfant s'ennuyait et féroce, tournant sur ses talons, se

baissant pour ramasser des cailloux. La diversion des "beaux dada" fut la bienvenue.

—Oui, les beaux dada, répéta Mlle Fanny.

—Alors, heu!... au galop! cria Tiennot en bondissant lui-même.

—Non, au trot, rectifia l'institutrice, dont la vocation pédagogique s'exerçait à propos de tout, avec ingéniosité et douceur. Les chevaux attelés ne galopent pas quand ils sont bien conduits. Ils trottent.

—Ils trottent... ils trottent, répéta l'enfant, dont les yeux émerveillés suivaient les bêtes fougueuses.

Mais tout à coup, son accent changea. Sa voix frêle devint rauque d'émotion, tandis qu'il criait: —Marraine!

—Marraine!... Marraine!... Ses petites bras se tendirent. Il resta haletant, la respiration tellement coupée qu'il ne pouvait appeler de nouveau.

—Qu'est-ce que tu dis? questionna Mlle Fanny, secouée elle-même d'une émotion intense. Ta marraine? Oh donc?... où cela?... —La!... la! fit le bébé. Et, retrouvant le souffle, il clama encore désespérément: —Marraine!... Marraine!...

Les gens découverts, attendant l'ombus, se réjouissaient de la distraction. Ils se groupaient autour de cette vieille dame et de ce petit enfant, qui, déjà, par

la bizarrerie de leur assemblage, avaient attiré l'attention. La dame, malgré son âge, n'inspirait pas l'idée d'une sénilité. Elle portait, dans la caudale simplicité de son visage fané, qu'éclairaient deux profonds yeux noirs, comme dans la coupe de sa robe et de son mantelet démodés, dans le galbe de sa capote noire sur ses maigres cheveux, un air de jeunesse d'istrie plutôt que de vieillesse.

Les femmes qui n'ont pas connu l'amour, gardent ainsi l'impression de leur virginité. Une espèce de philtre qui, à la fois, les rend et les conserve. Ce qu'on appelle l'air "vieille fille". L'admirable Fanny Cornet avait banni cette loi. Et il y avait quelque chose de étonnant et de touchant à voir cette vieillesse marquée de mélancolie, d'ingénuité... cette longue personne difficile à classer comme situation et comme âge, d'une si timide douceur, sous une ombre de ridicule, et qui semblait l'unique soutien de ce bébé robuste, vivace, tout exubérant d'épiphlegme et de santé.

Le trouble de la pauvre femme, tandis que Tiennot appelait sa marraine de tous ses pomons, s'échappa point au spectateur. —Où donc?... questionnait-elle fébrilement.

Comment supposer que le petit index tendu désignait ce fatidique équilibre, emporté à bas

par une paire de magnifiques demi-sang? Les yeux myopes de Fanny ne distinguaient rien qu'à très courte distance.

Elle tira précipitamment son petit face à main pliant et dédora-tandis qu'une obligée personne lui suggérait: —Je crois que le petit vent dire cette dame, en voiture.

—Oui, oui... dans la voiture, affirma Tiennot, trépanant de désir, d'inquiétude, tout son petit être tendu vers l'image fuyante.

L'équilibre tournait l'angle de l'avenue pour la remonter. Le vaste terre plein qui va du cours la Reine aux chevaux de Marly la séparait du groupe, et d'ailleurs sa vitesse l'éloignait, sans communication possible.

Les verres de mademoiselle Fanny lui permirent de distinguer dans le coupé une vague forme féminine et la blancheur d'un mouchoir.

Ce fut un éclair. Tout disparut. —Tu as rêvé, mon petit mignon, dit-elle au bébé qui se convalaisait de détresse. Voyons... —Si!... si!...

—Marraine n'a pas une belle voiture comme ça, tu sais bien. Elle certifie ceci à tout hasard pour déconcerter les badauds. L'argenteur porta. Si débile que fut encore cette intelligence de trois ans, elle y fut sensible. Etienne n'avait jamais vu sa mè-

re qu'à pied, dans des costumes sombres et simples. La réflexion précoce intervint. L'enfant, dénoté se calma peu à peu.

Mais des sanglots soulevèrent encore longtemps sa petite poitrine, et ressaisi par des souvenirs qu'il ne pouvait exprimer, il balbutia dans son soupir: —Marraine!... Marraine!... —Est-il trompé? dit-elle. —Non, non, dit le bébé, c'est une ressemblance? disait le soir Mlle Fanny à sa sœur après le récit de l'aventure.

—Mieux vaut que cette dame ait passé trop loin pour le remarquer et l'entendre, observa Mlle Julia.

—Comment!... —Certes, appuya l'aînée. Le malheureux Pierre ne t'a-t-il pas dit que la moindre indiscretion pouvait perdre la mère de son fils?

Fanny eut un sourire en regardant se reculer, qui continuait. —Deux choses également fâcheuses auraient pu se produire. On cette soi-disant marraine eût fait semblant de ne pas reconnaître petit scène atroce pour lui et pour elle. Ou bien elle l'eût saisi dans ses bras aurisque de sa réputation de son secret de sa vie peut-être... Qu'est-ce que tu as, Fanny? Pourquoi me regardes-tu avec cet air de te moquer du monde?

—Je pense, ma chérie, que nous sommes deux égoïstes. Nous tremblons qu'une circonstance

venienne qui nous enlève main tenant notre cher petit. Le soulagement que tu éprouves, j'ai éprouvé moi-même, après un coup en me représentant cette voiture, qui filait si vite, cette voiture qu'on hasard, un encombrement aurait pu arrêter, et qui n'a pas ralenti sa course, et que nous ne rencontrerons plus jamais.

Si elle avait eu, cette Fanny au cœur généreux, si elle avait eu le désespoir qui avait passé là, tout près d'elle, et qu'un simple regard détourné eût transmis en joie divine, elle ne se serait pas exprimée de la sorte.

Mais elle ne savait pas. Que savons-nous, pris que nous sommes dans le réseau enchevêtré de la vie? Chacun de nos vœux exaucés cause quelque douleur. Les fibres caustiques des âmes se prolongent hors de la personnalité consciente dans l'abîme des êtres et des choses. Des mouvements lointains, ignorés, les font saigner, transpirer.

Solange tâchait de retrouver la maîtrise d'elle-même, tandis que son coupé traversait la place de la Concorde.

De son mouchoir, elle tamponnait ses yeux brillants. Ou bien elle les fixait devant elle, vers le spectacle extérieur, qu'elle ne parvenait pas à saisir.

Elle s'efforçait d'attacher son attention aux aspects de ce Paris grisâtre de décembre. Oh! sa-

prendre le jeu cruel de sa pensée!... Anéantir un instant tout ce qui frémissait en elle. N'être qu'un miroir où s'inscrivent les images indifférentes!...

Aucun présentement ne lui fit tourner la tête vers cet angle de trottoir où son enfant tendait les bras vers elle en l'appelant du seul nom qu'elle eût osé lui dicter.

Elle rentra dans son hôtel de l'avenue Hoche.

Comme elle y arrivait un cavalier, de la garde républicaine, arrêté sous la voûte, remettait au portier une enveloppe pour M. le comte d'Herquany.

Le cocher retint ses chevaux pour laisser sortir le soldat. Un moment après, Maxime se présentait chez sa femme.

—Je viens vous prier de prendre vos mesures, chère amie, dit-il avec ce ton de courtoisie qui succédait sans transition parfois à ses pires violences. On m'en voudrait rejoindre mon nouveau poste plus tôt que je ne pensais. Nous devons être au palais Farnèse pour les réceptions et les visites officielles du jour de l'an.

—Vous fûtes dit-elle. —Et vous aussi, Solange. Ce sera le moment où jamais, pour l'ambassadeur, de se montrer, de déployer toute sa grâce parisienne. —Et si je ne pouvais quitter Paris en ce moment?... Le visage du comte perdit sa cordialité factice. Les machoi-